Zeitschrift: Studia philosophica : Schweizerische Zeitschrift für Philosophie = Revue suisse de philosophie = Rivista svizzera della filosofia = Swiss journal of philosophy

Herausgeber: Schweizerische Philosophische Gesellschaft

Band: 10 (1950)

Rubrik: Kongresse = Congrès

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

«réalité en tant que réalité», le P. Olgiati entreprend ensuite de réfuter le Prof. Sciacca, surtout à propos du «progrès» de la métaphysique (le Prof. Sciacca s'était demandé comment les néo-thomistes peuvent ne compter pour rien ou presque rien plus de quatre siècles de philosophie au cours desquels les efforts ont été dirigés sur la théorie de la connaissance et sur le problème de l'expérience.

F.-L. M.

Kongresse – Congrès

Les sciences et la sagesse. Actes du Ve congrès des sociétés de philosophie de langue française. Bordeaux, 14—17 septembre 1950. Presses universitaires de France.

Il est impossible de rendre compte d'un congrès dans sa totalité. Cinquante-six communications représentent un panorama que nul œil humain ne peut embrasser dans sa plénitude. Force est de choisir, de sacrifier par conséquent. Force est, par là aussi, d'être partial. Que le lecteur veuille bien nous en excuser.

La sagesse et les sciences... Il fallait relever le divorce. On a peu parlé de la bombe atomique, mais elle était cependant présente, monument de science et de folie. «Est-il possible de rendre les hommes plus sages en se passant de leur consentement?» demande Robert Blanché (Toulouse); «tel est l'espoir qu'a fait naître la constitution d'une science du réel». Mais il n'y a, relève Marcel Reymond (Lausanne) «que peu d'espoir de voir s'équilibrer la science et la sagesse, et l'autodestruction apparaîtrait comme assez probable».

Ce pessimisme n'est toutefois pas le fait de tous. Julien Benda (Paris) tente une mise au point: les résultats scientifiques ne sont pas nécessairement au service de la sagesse, mais l'esprit et la méthode de la science sont sagesse, moralité. Et c'est déjà la question métaphysique de «la pluralité ou de l'unicité des valeurs» qui est posée (André Leroy, Paris).

Nous allons retrouver ce même problème sous d'autres formes. La philosophie, en effet, est toute sagesse — ou devrait l'être pour mériter son nom. Mais la science va-t-elle se laisser inclure dans cette «sapience universelle»?

Non, proteste Ferdinand Gonseth (Zurich): la science est autonome dans son objet et sa méthode. Bien plus: la philosophie se doit d'être à l'image de la science, «ouverte et dialectique», si elle veut rendre compte de l'ouverture et de la dialecticité des sciences.

Mais Léon Husson (Lyon) proteste: Considérez une science comme la psychologie; vous serez mauvais psychologue tant que vous ne reconnaîtrez pas que cette science est solidaire de la philosophie. La connaissance de l'homme «ne peut s'achever que dans une vue métaphysique, qui la situe dans l'univers et qui s'ouvre sur sa destinée».

Ces vues métaphysiques sont sans valeur, rétorque F. Gonseth. Voyez Bergson: son intuition porte à faux. Mais M. Husson connaît particulièrement Bergson; son exposé oral de la valeur autonome de l'intuition bergsonnienne opposée à la discursivité scientifique fut remarquable.

Celui qui lit les *Acta* se souvient avec plaisir de telles discussions, et il trouve d'autres arguments en faveur de l'une ou de l'autre position. Il puise chez Arnold Reymond (Lausanne) de précieux renseignements historiques; il demande à Gaston Isaye (Louvain) une conciliation entre ce qui peut être «réformé» (selon le langage gonsethien) et ce qui est irréformable; et Henri Guggenheimer (Bâle) lui apporte la clef d'un mouvement dialectique du philosophique au scientifique et du scientifique au philosophique. Mais Pierre Mesnard (Alger) nous semble avoir trouvé le joint: la philosophie doit rester autonome, tout en cherchant et en trouvant dans la science «l'amorce d'une nouvelle synthèse». C'est là nous mettre en garde contre le scientisme et contre la spéculation pure. Et Georges Mottier (Genève) nous recommande aussi de ne jamais sacrifier l'objectivité, en notant que la science se rapproche de la philosophie en raccourcissant progressivement ce détour par l'objet qui caractérise la première.

Mais le thème du congrès n'est pas science et sagesse. Il est: *Les sciences et la sagesse.* Faut-il nommer tous ceux qui, dans une science, ont trouvé les linéaments d'une sagesse? Charles Baudoin (Genève) les cherche dans la psychanalyse, Léon Delpech (Toulon) découvre avec audace la psycho-biologie, Maurice Gex (Lausanne) étudie, sous l'égide de Leibniz, les sciences occultes, Fernand Janson (Bruxelles) traite du conscient et de l'inconscient en psychologie, Robert Maistriaux (Bruxelles) pose le problème de la liberté en caractérologie, André Metz (Paris) parle du calcul des probabilités et Abel Miroglio (Le Havre) de la psychologie des peuples; Marcel Prot (Paris) propose une logique de la sagesse et Edmond Rochedieu (Genève) situe la psychologie religieuse à cheval entre la science et la sagesse. Et nous n'oublions pas Madame Alexandra Polakovitch (Neuchâtel) et son mouvement universel, et Eugène Schepers (Berne) avec sa cinquième dimension du réel.

Le problème capital s'est posé, croyons-nous, à propos de la seule sagesse. C'est à Raymond Polin (Paris) que revient l'honneur d'avoir ouvert les feux, avec fougue et conviction. Georges Bastide (Toulouse) lui avait expliqué comment toute sagesse suppose des normes et comment les sophismes naissent de l'oubli de l'opposition entre le constituant et le constitué, la fonction et ses effets, bref, le normatif et le positif. Sagesse normative, science positive, M. Bastide nuança avec complexité et finesse cette opposition dont nous n'indiquons que l'arête essentielle. Mais M. Polin n'aima pas ses schémas. Ah! non, dit-il, vous me proposez une idée du sage qui est sans valeur. Il n'y a pas d'idée de la sagesse, il n'y a pas de sagesse, mais il existe des sages. C'est bien différent: vous substantialisez les valeurs; or elles sont subjectives, créées par le sujet. Des sages? Il y a vous, il y a moi, chacun à sa manière.

Ainsi M. Polin nie l'unicité et l'universalité de la sagesse. Il aurait pu s'attirer les remarques de Emile Gouiran (Paris): la sagesse est limitée, certes, mais son idéal est illimité. Jean Pucelle (Poitiers) lui aurait objecté la valorisation de soi et d'autrui, source de sagesse. André Lacaze (Bordeaux) aurait parlé de la

notion leibnizienne d'enrichissement des consciences par assimilation progressive des diverses philosophies. Ainsi, c'est toujours la valeur (à portée normative) qui s'oppose aux valeurs telles que les conçoit M. Polin, subjectives.

Eugène Dupréel (Bruxelles) se glisse avec autorité entre ces deux extrêmes: il évite, par la pluralité des valeurs qu'il propose, le dogmatisme et le scepticisme. Et si la valeur de vérité est une valeur absolue, elle l'est par sa vection; d'autre part, étant la valeur la plus haute, elle est davantage précaire.

Dans une perspective différente, mais avec un même souci de synthèse, Aimé Forest (Montpellier) concilie Brunschvicg et Aristote, l'idéalisme et le réalisme, dans sa conception de la sagesse conçue comme avènement de l'esprit et comme reconnaissance humble de ce qui est.

Il revenait certainement à Louis Lavelle (Paris) de faire la synthèse définitive; il la fit dans un exposé que tout compte rendu trahirait gravement. M. Lavelle fut, au cours de ce congrès, comme un centre de référence tacite, témoignant constamment d'autant de bienveillance que de compréhension.

La sagesse et les sciences... Nous avons vu s'affronter des sages et des savants. Or les philosophes ne doivent pas se détourner de la vie concrète, nous dit Henri Sérouya (Paris); qu'ils pénètrent donc la moelle des choses pour être sages. Ne soyez pas abstraits, conseille André Hayen (Louvain), mais vivifiez l'abstraction par l'amour. Que le philosophe connaisse enfin l'homme, déclare Robert Clermont (New-York); courez un beau risque, paraphrase admirablement Daniel Christoff (Genève), le savant aussi bien que le sage vous montre la voie.

Renonçons donc à tout citer; renonçons à déformer des textes, témoins d'années de réflexion. Disons simplement que ni la métaphysique, ni l'histoire de la philosophie ne furent oubliées avec des communications de l'importance de celles de Nicolas Balthazar (Louvain), Jacques Paliard (Marseille), ce dernier traitant de *l'ordre dans l'amour* lors d'une séance plénière dont le retentissement fut grand. Descartes, mort il y a trois cents ans, eut l'honneur d'un grand nombre de communications, dont celle de Théodore Ruyssen (Paris) sur *Prudence, sagesse et générosité, ou les trois morales de Descartes.* Seuls, peut-être, l'existentialisme et le marxisme n'étaient guère représentés.

Dans une mosaïque, les parties retiennent inégalement l'attention. Que le lecteur nous pardonne de n'avoir su en rendre la multiplicité et la diversité. Et qu'il nous pardonne surtout d'avoir peut-être manqué à une qualité éminemment scientifique, mais dont toute sagesse procède, l'objectivité.

J.-Claude Piguet